

Lettre ouverte aux animaux (et à ceux qui les aiment) de
Frédéric Lenoir

Michel Peterson

Number 273, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94622ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Peterson, M. (2020). Review of [*Lettre ouverte aux animaux (et à ceux qui les aiment)* de Frédéric Lenoir]. *Spirale*, (273), 84–86.

DÉSANIMAUX

LETTRE
OUVERTE AUX
ANIMAUX
(ET À CEUX QUI
LES AIMENT)

FRÉDÉRIC LENOIR

Le livre de poche, 2018,
192 p.



The abuse of animals is a direct consequence of global capitalism.

Angela Davis

Nous sommes en 2020 – une année somptueuse pour le virus des médias (*dixit* Jon Ferguson) et prospère pour les milliardaires. La tyrannie reprend ses droits avec vigueur, il était grand temps que les humains prennent leurs distances les uns par rapport aux autres ! Ils avaient enfin réussi à les prendre vis-à-vis des animaux en les traitant comme des choses, en les massacrant en masse (le mot n'est pas trop fort). Voilà maintenant que la pandémie que nous traversons nous rappelle qu'il est vain de séparer ontologiquement l'« humain » de l'« animal ». Dans une perspective posthumaniste, la professeure Cary Wolfe souligne d'ailleurs que cette dichotomie assoit une structure de domination qui ne traduit aucunement les modes complexes d'interrelation entre les humains et le monde non-humain dans lequel ils *sur-vivent*¹. C'est qu'en plus de mettre en lumière la violence extrême du cannibalisme capitaliste, le posthumanisme interroge la hiérarchie humain-animal/nature, laquelle continue de dominer notre psyché depuis la révolution agricole survenue il y a 12 000 ans.

Sans aller aussi loin que le posthumanisme, c'est dans un esprit militant que le philosophe Frédéric Lenoir publie sa *Lettre ouverte aux animaux*, laquelle constitue une pièce importante de l'association Ensemble pour les animaux, dont le premier engagement consiste à refuser « *d'opposer l'être humain aux autres animaux et [à] éclairer par la réflexion, et conforter par des actions, le lien qui nous unit à eux*² ». On peut situer cette intervention dans le courant qui oblige désormais à penser une nouvelle éthique du vivant.

CE QUI RASSURE, C'EST QUE LENOIR, TRÈS HONNÊTE, NE SE POSE PAS EN TANT QUE PARANGON DE VERTU ET NE FAIT PAS PROFESSION DE FOI VÉGANE.

WE HATE ANIMALS

Pour Heidegger, l'animal n'est pas un mortel parce qu'il ne meurt pas à proprement parler au sens où il ne fait pas l'expérience de la mort comme mort. Cette thèse est souvent reprise, comme lorsque l'on veut défendre la chasse ou la corrida : « À la différence de l'homme, l'animal n'a pas conscience de sa mort inéluctable, l'instinct ne comporte pas de prise de conscience de la mort, même l'isolement du "vieux mâle" n'est pas une prise de conscience de la mort inéluctable ; il peut y avoir chez l'animal une crainte de la douleur subite mais pas de mémoire de la disparition inéluctable de chaque individu. »³ Sans même évoquer la remise en question par Konrad Lorenz de la partition entre instinct, inné et acquis, on peut se rapporter à une scène touchante diffusée sur le site *We Love Animals* : la matriarche d'une colonie de chimpanzés va bientôt rendre l'âme au Royal Burgers Zoo, à Arnhem, en Hollande. Elle sait qu'elle va mourir. On essaie en vain de lui donner à manger et à boire. Mama a 59 ans, et juste avant l'instant de sa mort, vient la visiter un très vieil ami, le biologiste et grand professeur de physiologie comparée Jan van Hooff. Il est venu lui dire adieu et fermer à jamais le livre de leur intimité. En toute dignité, il l'accompagne, comme il l'explique longuement dans *La dernière étreinte*. Serais-je en train, avec toutes celles et tous ceux qui ont pu s'émouvoir d'un tel « recueil », voire d'un tel « être-avec », de prêter à une non-humaine des sentiments humains alors qu'il ne s'agirait, comme l'avance Aristote dans son *De Anima*, que de la sensation constituant l'animal ? Serais-je en train de m'aventurer proprement dans « l'impensable » de la pensée ? Derrida, végétarien, réfutait déjà la division ontologique entre humains et animaux ; Aldo Leopold nous enseignait à penser comme une montagne ; John Baird Callicott demande, lui, que nous pensions « comme une planète » et Eduardo Kohn affirme que « la vie pense ». Alors, c'est donc effectivement sur le terrain de cet impensable qu'il nous faut désormais avancer en compagnie de Frédéric Lenoir, si l'on veut enfin détruire la « schizophrénie morale » qui fait que nous chérissons nos animaux de compagnie tout en consentant à l'assassinat industriel de milliards d'animaux dans le monde chaque année. Pouvons-nous continuer à tolérer ce massacre ? Pour Lenoir, il n'y a qu'une réponse. Comment la formuler ?

Ce qui rassure, c'est que Lenoir, très honnête, ne se pose pas en tant que parangon de vertu et ne fait pas profession de foi végane. Il avoue même s'être lui-même adonné à la pêche, ne pas dédaigner les fruits de mer et ne pas si bien tolérer un moustique qui l'embête. Même si sa position demeure traditionnelle au sens où, dans ce livre, il ne quitte pas complètement l'anthropocentrisme (« la vie des humains m'est plus précieuse que celle des animaux »), sa voix rejoint celles, de plus en plus nombreuses, qui s'élèvent en faveur de l'élaboration et du maintien du droit des animaux à ne pas être massacrés en masse pour nos prétendus besoins en alimentation ou en recherche biologique et médicale. Je pense ici, avec Lenoir, au groupe militant L 214 et à des penseurs comme Matthieu Ricard, Boris Cyrulnik et Élisabeth de Fontenay. Car à partir de quel droit et de quelle éthique pourrions-nous utiliser l'argument du calcul de la douleur et de la souffrance de l'animal ? Lenoir est formel : il ne s'agit pas simplement d'en finir avec les meurtres de masse des bêtes terrestres et marines – sans oublier les volatiles – et l'expérimentation animale basée sur les « outils biologiques », mais de les supprimer absolument. Quelles expériences seraient indispensables au point où nous serions les seuls à en tirer bénéfice ?

Pour comprendre ce qui nous a menés à notre position profondément perverse à l'égard des animaux, Lenoir reprend l'histoire de *Sapiens* du nomadisme à la sédentarité pour ensuite montrer comment il rompra avec le monde naturel et en viendra au « désenchantement du monde ». En quittant l'animisme, il construira des religions affirmant toutes la supériorité de l'humain sur les non-humains. Ce sera le cas non seulement dans le judéo-christianisme, mais également – contrairement à ce que des esprits aveuglés en mal d'idéaux soutiennent – dans les religions et les philosophies asiatiques comme l'hindouisme, le jaïnisme et le bouddhisme. Comme le rappelle Lenoir, on a beau être végétarien et interdire le meurtre des animaux, il reste qu'au sein de ces religions, la libération et l'illumination ne peuvent être atteintes que dans une incarnation humaine. De là au productivisme et à l'avidité pour le profit infini, les animaux seront transformés en purs objets, c'est-à-dire, proprement, *désanimalisés* et *torturés* à grande échelle...

1 — Entretien accordé à Natasha Lennard, dans Brad Evans et Natasha Lennard, *Violence. Humans in Dark Times*, San Francisco, City Lights Books, 2018, p. 119.

2 — www.ensemblepourlesanimaux.org

3 — André Damien, « La chasse, cette exception culturelle », *Encyclopédie sur la mort*, www.agora.qc.ca

LAUDATO SI

C'est ici que le propos extrêmement troublant de Lenoir parle avec force, puisqu'il dépasse la maltraitance animale et touche à une interrogation sur le mal et la pulsion génocidaire de *Sapiens* depuis l'époque où ce dernier a sans doute exterminé les autres espèces humaines. En tant que psychanalyste clinicien qui exerce ce métier depuis 25 ans auprès de personnes ayant été victimes de torture, je me permettrai de souligner que l'interdit de la torture que certains juristes et activistes tentent d'imposer aux humains me paraît difficile à soutenir tant que l'on ne liera pas cette mise en acte de la pulsion de destruction avec celle que nous exerçons à grande échelle sur les animaux. L'extrême cruauté avec laquelle nous continuons en effet à les traiter de manière dégradante pose de graves questions, comme celle-ci, déjà posée par Plutarque et reprise par Georges Chapouthier : « *Comment torturer gratuitement un animal sans se dégrader et, en quelque sorte, ouvrir les portes à la torture humaine ?* » Les traitements dégradants – y compris lorsqu'ils sont déguisés sous l'appellation perverse d'« interrogatoire renforcé » –, qu'ils avilissent les humains ou les animaux, s'équivalent en toute circonstance, d'autant plus que, s'agissant des seconds, la torture est « *particulièrement horrible, puisque aucune nécessité impérieuse ne peut même lui donner le moindre alibi*⁴ ». Ainsi, la tauromachie liée au culte du taureau, la chasse que Lenoir considère comme un « *jeu de mauvaise foi* », l'enfermement dans les zoos, toute cette barbarie dit quelque chose des horreurs que nous sommes trop souvent puisque, pour reprendre la formule d'Eduardo Kohn, « *la façon dont nous nous représentons le monde environnant est d'une manière ou d'une autre constitutive de notre être*⁵ ». Que dire d'une espèce qui ne voit dans ce qui l'entoure – animaux, nature, autres humains – que des objets à réduire en esclavage et à exploiter pour assurer son plus-de-jour ? « *Ces bêtes qu'on abat* », pour reprendre le titre de Jean-Luc Daub, ne préfigurent-elles pas ces humains qui disparaîtront, aveuglés par le semblant de leur toute-puissance ?

« Heureusement », à côté de la tradition morbide qui – de la sagesse grecque aux vétérinaires-bourreaux en passant par Thomas d'Aquin, Descartes, Kant et Heidegger – ne cesse de soutenir que les animaux seraient dépourvus de raison, de vie émotionnelle et affective, d'intelligence, de conscience de soi, d'empathie, de compassion, de capacités guerrières et de culture, il en existe une autre, spirituellement très vaste, représentée par le Mahabharata et par les Shantideva, Pythagore, Empédocle, François d'Assise, Rabia Basri, Mahomet, Jean de La Fontaine, Isaac Kook, Montaigne, Darwin et Peter Singer, qui montre à quel point nous ne sommes pas si différents d'eux et que nous leur devons respect. Cela ne doit d'ailleurs pas mener à gommer les singularités humaines et non humaines : « *Disons simplement que chaque espèce possède des dons singuliers qui la rendent différente des autres, et parfois supérieure aux*

autres dans tel ou tel domaine. » Or parmi les dimensions spécifiques à l'humain – spécificité linguistique, capacité imaginative, sens de responsabilité à l'égard du vivant et « *caractère infini de son désir* » –, c'est sans doute cette dernière qui explique, comme l'observe Lenoir, la démesure, l'*hubris*, positive dans le champ de la connaissance, intensément destructrice dans le champ de la prédation.

Bref, ne faut-il pas maintenant faire un pas capital dans l'histoire de l'humanité et accorder des droits aux animaux en les considérant comme des « patients moraux », c'est-à-dire des êtres vulnérables qui ne peuvent participer au contrat social énonçant des droits et des devoirs ? De cette question, nous sommes nécessairement conduits au débat entre les tenants du spécisme et de l'antispécisme. La position de Lenoir est nuancée, mais sans appel : « *Je pense [...] qu'il est nécessaire dans notre comportement envers les animaux d'établir une différence entre les espèces, différence fondée sur des critères de sensibilité, d'intelligence et de conscience de soi.* » Ce qui conduit aux questions suivantes : « *souhaitez-vous étendre notre responsabilité morale et certains droits qui l'accompagnent aux animaux ? À la totalité des animaux ou à certains d'entre eux, et selon quels critères ?* » Nous sommes encore loin du compte.

Cela dit, comment nous y prendre pour avancer ? D'abord, éviter toute mise à mort par plaisir : corrida, chasse, pêche. Ensuite, interdire autant que possible les expérimentations sur les animaux et interdire le braconnage, un trafic, rappelle Lenoir, qui est le quatrième au monde après ceux de la drogue, la contrefaçon et la traite des humains. Puis ne pas consommer d'animaux, d'autant plus que nous n'en avons pas besoin pour vivre et nous vêtir – à noter que l'élevage est une cause majeure du réchauffement climatique. Devenir végétariens, végétaliens, voire véganes ? Il s'agit là, à n'en pas douter, du « *passage à un stade éthique supérieur* ». L'évolution des mentalités et des cultures sera-t-elle aussi rapide qu'on peut le souhaiter ? Pour le moment, favorisons des solutions intermédiaires telles que l'abattage à la ferme et l'achat de viandes « éthiques » – ce qui suppose toutefois une « restructuration » du marché qui permettrait à ceux et celles qui disposent d'un budget moindre d'y avoir accès. Faire évoluer le droit et la culture, révolutionner l'économie – ou, mieux, en sortir –, ou en tout cas, casser le cycle de la servitude à laquelle elle nous condamne.

4 — Georges Chapouthier, *Au bon vouloir de l'homme, l'animal*, Paris, Denoël, 1990, p. 54 et 231.

5 — Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts*, traduit par Grégory Delaplace, Paris, Zones sensibles, 2017, p. 26.